

Dimanche dernier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 28

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200258>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« Mes enfants, dans ce village, Avec Gémier, il passa. Voilà bien longtemps de ça : Dis-huit ans étaient mon âge. Pour répéter mon solo, Ce jour-là j'étais requise. J'avais mis mon beau chapeau Et ma belle robe grise. Près de lui, je me troublai ; Il me dit : Plus haut, ma chère ! Plus haut, ma chère ! »
— « Il vous a parlé, grand'mère ! Il vous a parlé ! »

« Il fit venir d'Allemagne Un orchestre d'étrangers ; Nos musiciens, enrégés, Contre lui menèrent campagne. Un soir, tout comme aujourd'hui, J'entends frapper à la porte ; J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui ! Il dit : « Le diable m'emporte ! Je m'en vais tout planter là, Festival et Centenaire ! Oh ! quelle guerre ! »
— « Il a dit cela, grand'mère ? Il a dit cela ? »

« Mais, quelques mois après, dame ! Quand fut venu le grand jour, Je l'aperçus, sur sa tour, En Beaulieu, sous un ciel de flamme. Tout le peuple était là-haut, On admirait le cortège ; Chacun disait : « Que c'est beau ! Le ciel toujours le protège. » Son jour de gloire avait lui, Et sa mine était très fière, Oh oui, très fière. »
— « Quel beau jour pour lui, grand'mère ! Quel beau jour pour lui ! »

E.-C. THOU.

N'oublions pas le fils.

On était très sévère, dans le bon vieux temps, au sujet de l'observation des actes religieux. Un montagnard des Ormonts habitant un chalet isolé, très éloigné de l'église paroissiale, se vit accusé d'avoir baptisé lui-même son douzième rejeton. Cité à la cure, il se mit en route en compagnie de son fils aîné, qui portait dans sa hotte un cabri bien gras.

Le ministre fit attendre le coupable durant une heure d'horloge dans son corridor et, l'ayant ensuite reçu, lui administra une verte mercuriale, que le pauvre montagnard empocha sans mot dire. Puis, soulagé par cette sermonce, le pasteur reprit sur un ton plus doux :

— Dites-moi, misérable pécheur, de quelle manière vous avez osé accomplir cet acte saint.

— Mon Dieu, monsieur le ministre, j'ai fait tout comme vous, les onze fois que vous avez baptisé chez nous : j'ai versé un peu d'eau sur le poupon, en disant : « Jean-Louis, je te baptise au nom du Père et du Saint-Esprit. »

— Malheureux ! vous avez oublié le Fils !

— Non, monsieur le ministre, il est là devant la cure avec un joli cabri que je vous prie d'accepter.

— C'est bien, mon ami, je vous pardonne pour cette fois, mais ne péchez plus.

Comment Jean Pichu prit femme.

Jean Pichu, s'était-il dit au moment où il se sentit des ailes, tu es laid, d'acco, mais tu n'es pas bête et tu feras ta méson. On le peut avé de la volonté, et, ma foi, la nature t'a pas forgé une tête d'Allemand pour que tu n'en tires pas profit. D'aboo, tu vas proposer le mariage à la Jeanne Cruchon, et quand même on ne raffole pas l'un de l'autre, j'ai idée qu'on s'ac-

* Nous extrayons ce morceau et le suivant du livre de M. Auguste Rossier : *Jean Pichu* (Lausanne, imprimerie Couchoud).

cordera, pass' qu'on s'appariera dans le tra vaye....

Et, un beau dimanche, ayant peiné sa broussaille fauve, coupé aux ciseaux le poil follet du menton, graissé sa chaussure, revêtu sa blouse bleue à bordure blanche, sa dernière emplette de luxe, avec la droiture de l'honnête homme qui a conscience de sa valeur, il s'en était allé droit à la Jeannette et, à brûle-pourpoint, il lui avait posé la question :

— Jeannette, veut-on se marier ensemble ?

Elle demeura d'abord interloquée. Quoique laide aussi, elle eût rêvé mieux ; mais elle eut vite réfléchi et répondit sans détour :

— Je ne dis pas non. Mais il faudrait consulter la mère....

— Pourquoi ? ce n'est pas les vieux, c'est nous qu'on se marie.

— Y me faut pourtant un trousseau, et...

— Pas besoing de tant de chaoses, on est des gens saimples. Y a à la méson tout le butain de la mère.

— Enfin... si tu crois...

— Bien su. Aloo, on est d'accoo. Pour la Saint-Martin, c'est le meyeu moment, pass' que le temps coûte moingns... Comme ça, on ira chez le ministre samedi.

— C'est plus le ministre qui fait ça, c'est le p... l'officier de l'état civile, qu'on y dit, le père Michaud, à Bonmont.

— Tu crois ?

— Bien su.

— Aloo, à samedi soi. On ira pa les sentiè, pass' que ça ne regardé pas les autres.

De sorte que le samedi, à la nuit, ils se présentèrent chez le père Michaud, qui voulut bien les recevoir malgré l'heure indue.

— Faut-il publier tout de suite ?

— Laissons-voï veni. Ça ne brûle pas. Dites rien gn pou le moment.

Et ils s'en allèrent comme ils étaient venus, furtivement, presque honteux de leur démarche.

Les jours passaient, les bans ne se publiaient pas.

Intrigué, Jean Pichu retourna chez M. Michaud pour en avoir la raison.

— Mais vous-même m'avez recommandé de ne rien dire pour le moment.

— C'est pardieu vrai ! Mais je croyais... à cause des autres.... Aloo, faites quand même.

Quinze jours après, on les mariait à Bonmont, sans accompagnement de mortiers ni musique, en présence des deux seuls témoins nécessaires. La société de jeunesse, dont le président avait cherché à rançonner Jean Pichu, s'en était allée bredouille, maugréant contre ce cancre qui dédaignait de faire tonner la poudre pour saluer son entrée en ménage.

AUGUSTE ROSSIER.

Le piquet.

La scène se passe chez les Pichard, dans les Alpes vaudoises.

— Contre mon attente, dit le père Pichard, ma nuit a été bonne. Et vous ?

— Je n'ai fait qu'une traite.

— Moi aussi.

— J'ai été prise d'un cauchema. Y avait comme ça des grands sapins qui branlaient... Tu entends, Marie ?

— Oui.

— Alors pourquoi ne réponds-tu rien ? Ça agace de causer sans qu'on nous réponde.

— Eh ! qu'est-ce que j'aperçois par là en bas ? N'est-ce pas Louis-David dans son pré, près du ruisseau ? M'étonne ce qu'il fait ?

— Allons-voï pourtant regarder pou voi ce que c'est, dit Louis Pichard.

Et, le déjeuner étant fini, il se lève, tire au droit par la prairie, suivi de son frère Benjamin.

— Que fais-tu là, Louis-David, de si grand matin ?

— Pas si matin que ça, il est tantôt sept heures... Vous voyez, je plante ce piquet.

— Et pourquoi plantes-tu ce piquet ?

— Parce que l'herbe croit et pour qu'en fauchant je n'extermine pas ma faux à la borne, comme ça est arrivé à Jean-David, y a quelques années.

— Une fameuse faux encore, payée quatre francs à la foire de Sépey. C'est moi qui l'avais apportée sur le châ... Tu es un gayard prudent, oui.

— En bourrez-vous une de ce nouveau piquet ?

— Tout de même.

Les trois hommes ayant bourré leurs pipes, restent sur place à causer.

— Mon piquet est-y à la longteu ?

— Attends-voï, je me recule pou mieux voi... Oui... c'est-à-dire non. Le rogner un peu n'irait rien male. D'où vient ce bois ?

— De la combe de la Chaux.

— Ça se voit, ça c'est du bois !

Mais bientôt, voyant ce groupe au milieu de la prairie, d'autres curieux, intrigués, arrivent aussi, de sorte qu'ils se trouvent une dizaine autour du piquet.

Tous sont consultés sur la longueur ; les opinions diverses éclatent, on se chamaille, on ne tombe pas d'accord.

Enfin, les pipes étant rechargées, Louis-David termine la discussion en disant :

— Tant pis, c'est peut-être un peu long, il fera tout de même son service.

Et ils s'en vont, qui à l'étable, qui au fenil.

AUGUSTE ROSSIER.

Dimanche dernier, sur St-François :

— Comment, vous restez ainsi à causer les pieds dans l'eau, sous une pluie pareille ?

— Oh ! nous parlons à mots couverts !

Méconnu. — Un jeune marié et sa belle-mère sont en train de s'asticoter ferme.

— Avouez, dit celle-ci, que si vous appreniez que ma dernière heure va sonner, cela vous laisserait froid.

— Quelle erreur ! Je serais capable d'avancer immédiatement la pendule.

La salada dau quatorze.

PATOIS DES ORMONTS.

Saidè-vo quemeint lou dou plye crouies trainzances dè la quemouene, le Pignegru et le Tzantaplyure, ant passa lafita dau quatorze ! Vo z'alla veire.

E z'avont soulena tre dzòrs dévan, à la feire et à l'inspèchon, et soulena tot adrei quemeint dei caïons ; ma fei lo borsa s'eire vouédia et ne savont pas quemeint volavont feita lo quatorze.

Adon, Tzantaplyure s'è couè vers Pignegru :

— Quiè volein-no feire déman, mon pouro ?

— Ma fei, n'ein rei mei d'ardzeint ; attei-vè, i creie que mè reiste oncor 'na fioula d'ouille dè nuets et quartetta dè veneigro...

— Oué, mei lous us manquont por la veneigretta !

— Ne tè tzermaillye pas : Acaute, mon pouro...

Le leindéman, peideint que lou tambours bouessivé por rappertzi li dzeins, lou dou gailards felavont, avoué tsacon 'na lotta à terra, dein lou pras tot verts utor de veladze et li tzerropes sé sant boueta à crosa de l'herba à poèr¹, tant que li lotta eirant plyeina à tzavon. Adon, revegnont, accouelyont² le tot ou boui et rinvoont cé avoué 'na trein³, por chaucure⁴ la terra et lous coitrons.

¹ dent de lion. — ² secouer. — ³ fourche, trident. — ⁴ jeter.